

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 22

Artikel: L'abbaye des narcisses
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199389>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements durent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.

S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les abonnés nouveaux, à dater du 1^{er} juillet, recevront gratuitement le *Conteur vaudois* durant le mois de juin.

L'abbaye des narcisses.

On apprend tous les jours quelque chose. Je sais maintenant que les narcisses parlent. Ils me l'ont fait voir dimanche dernier. Si vous ne le croyez, je ne m'en soucie ; mais, comme dit Habelais, un homme de bien, un homme de bon sens croit toujours ce qu'on lui dit et ce qu'il trouve par écrit.

Dimanche, donc, je flânais sur les pentes du mont Cubly, au-dessus des Avants. Pour la première fois, en ce mois de mai, le soleil brillait dans un ciel bleu et pas besoin n'était de se souffler dans les doigts pour se réchauffer. C'était enfin le printemps. Des prés étoilés de narcisses montait, dans la forte senteur chère aux gens de Montreux, un murmure de mille petites voix, de petits rires frais et de chansons très douces. Qui donc donnait ce concert ? Ce n'étaient pas les bourdons, les papillons, ni les abeilles ; ils n'étaient pas assez nombreux pour faire tout ce bruit. Le vent dans les arbres et les herbes ? Non plus, car aucun souffle n'agitait l'air. Était-ce peut-être l'écho de la fête de Montreux, répercuté par les pentes de Jaman ou des Verreaux ?

Me rappelant mes lectures d'histoires de peaux-rouges, je me couchai à plat-ventre sur le gazon, l'oreille collée au sol, et j'écoutai : les voix ne venaient ni du lac, ni de la montagne ; elles se faisaient entendre tout autour de moi, très faibles, mais très nettes pourtant. Chose curieuse, elles étaient toutes féminines. J'en distinguais de plus aiguës que d'autres, comme celles des petites filles. Ce n'étaient pas des voix d'Anglaises ni d'Allemandes et encore moins de certaines jeunes personnes qui ont passé quelques mois à l'étranger et qui rougiraient de parler avec naturel. Leur accent sonnait comme celui de la bonne terre de Vaud.

Étais-je sous l'empire de quelque hallucination d'un de ces songes qu'on fait tout éveillé ? Je me pinçai pour me convaincre que je ne dormais pas et je n'eus pas besoin de renouveler l'épreuve : elle fut concluante, je ne rêvais ni ne sommeillais. Alors, ne faisant plus un mouvement et retenant mon souffle, je tendis de plus en plus l'oreille. Le son des conversations, des rires et des chants m'arrivait plus distinct. Soudain, la corolle d'un narcissisme m'ayant frôlé la joue, j'entendis, sans en perdre un mot, ce refrain chanté d'une voix très juste, quoique légèrement aigrelette :

C'est un beau château,
Va-t'en tire et lire et lire,
C'est un beau château,
Va-t'en tire et lire et lire.

Il n'y avait plus de doute possible, ce narcissisme chantait ! J'en approchai d'autres de mes oreilles. Ceux-là fredonnaient des airs rappelant des rondes enfantines, comme j'en avais entendu sur la place de la Rouvenaz. D'autres encore babillaient ainsi que des écolières ou

étaient secoués de rires tintant comme de minuscules grelots : hi, hi, hi ! hê, hê, hê ! ho, ho, ho !

Vous allez dire, aimables lecteurs, que j'allais la cervelle à l'envers. Dites seulement, je ne vous'en voudrai pas. Moi-même, dans mon pré du Cubly, je me suis traité de fou, refusant de croire à ce miracle de narcisses se comportant comme une bande de fillettes à la promenade. Mais force me fut de me rendre à l'évidence.

Tenez, voici, mot pour mot, un dialogue entre un gros narcissisme et un petit aux pétales crème à demi déployés :

Le gros narcissisme. — Dis-moi, petiot, tu me parais joliment excité. Te serais-tu encore laissé tourner la tête par cet écervelé de papillon blanc avec qui tu faisais la causette ce matin ?

Le petit narcissisme. — Ne dites pas de mal du papillon blanc. Je l'adore, ce garçon. Il est si aimable, si gai, si amusant et il parle avec tant de grâce ! Vous vous seriez pâmé à l'entendre conter l'abbaye des narcisses d'hier...

Le gros narcissisme. — Tu veux dire : le carnage des narcisses ?

Le petit narcissisme. — Mais non, l'abbaye, la grande abbaye. Il ne se peut rien imaginer de plus merveilleux. Du haut d'un arbre de la Rouvenaz, mon gentil papillon a tout vu, et il frémissait d'aise en me faisant son récit. Il y avait d'abord, m'a-t-il dit, une espèce de montagne de gradins couverte d'une multitude d'hommes et de femmes en habits de gala. Au bas de cette montagne, d'autres femmes et d'autres hommes, mis encore plus superbement, faisaient de la musique, chantaient et dansaient. On voyait aussi un petit château de Chillon d'où partaient les trilles de deux rossignols vêtus de soie et de velours et qu'on appelait, si je ne me trompe, le marquis et la marquise Troyon de Cheseaux. Et, à chacune de leurs roulades, la foule sur les gradins battait des mains, trépignait et criait : Bravo ! Bravo ! bis ! bis ! bis ! Ensuite, de grandes fleurs, dans chacune desquelles était caché un enfant, se sont mises à ronder, formant des bouquets et des guirlandes qui se nouaient, se dénouaient et se renouaient sans cesse. Les plus âgés des hommes et des femmes pleuraient de joie à ce spectacle.

Pour finir, d'autres fleurs en monceaux énormes figurant des voitures, des chevaux, des vélocipèdes et d'autres machines roulantes ont tourné dans un jardin, sous une pluie de roses, de giroflées, de gentianes, de boutons d'or, de narcisses et bien d'autres fleurs dont je n'ai pas retenu les noms. Les femmes avaient toutes un narcissisme au corsage ; les hommes, à la boutonnière et les enfants, au chapeau. Et tout le monde criait : Vive l'abbaye des narcisses ! Jamais, au grand jamais, nous ne fûmes plus choyés, plus adorés... Que n'étais-je de la fête !

Le gros narcissisme. — Je te conseille de te plaindre ! Sais-tu comment elle a fini, ta fête ? Ton charmant papillon a négligé de te le dire.

Elle a fini dans un épouvantable massacre. Je le tiens d'une abeille qui a suivi l'affaire jusqu'au bout. Tes « adorateurs » se sont arrachés les bouquets des mains, les bouquets de narcisses, et alors a commencé une mêlée générale où nos pauvres compagnons servaient de projectiles ; et quand les bras ont été las de les lancer et les nez de les recevoir, les chevaux, les voitures, les piétons, toute la féroce cohue a foulé les pauvres corolles dans le dernier effort de sa rage. Voilà ta belle abbaye, niobet que tu es !

Le petit narcissisme. — Niobet vous-même ! S'il me plaît à moi de mourir après avoir été encensé comme un dieu par une foule en délire, qu'est-ce que cela peut bien vous faire, vieille quinquerne ?

Le gros narcissisme. — Ne fais donc pas ton frelu, espèce de crazet !... Finir comme tu le souhaites, c'est renier sa race.

Le petit narcissisme. — Vous serez toujours le même gnagnou ! Qu'en aurez-vous de plus d'être brouté par une des vaches des messieurs Dufour ?

Le gros narcissisme. — J'aurai la consolation de me dire que je retournerai à la terre où je suis né et que je servirai à la fertiliser, au lieu de pourrir sur le macadam, loin de l'alpe.

Le petit narcissisme. — Mais, c'est ainsi que les choses se passent maintenant ; c'est le progrès.

Le gros narcissisme. — Kaise-té, brelurin, fourtriquet, mourveux !

Le petit narcissisme. — Coffe ! tadier ! gougan !

Cric ! crac ! j'arrachai les deux vilains querelleurs et en ornai mon chapeau, pour leur apprendre à jouer aux hommes et à imiter nos travers.

Cette exécution faite, toutes les petites voix se turent comme par enchantement. Je n'eus plus autour de moi que des narcisses comme sont tous les narcisses, et leurs étoiles d'un blanc laiteux me parurent bien plus belles et plus parfumées qu'au moment où elles chantaient et jacassaient, si bien que, songeant à toutes celles qui avaient été profanées au bord du lac, le jour même et la veille, je partis en n'emportant que le gros narcissisme, ennemi des fêtes, et le petit qui est pour le progrès.

V. F.

Notre Grand Conseil

vu à vol d'oiseau.

(FIN)

Huit heures ont sonné à toutes les horloges de la ville, même à celles qui retardent. Marc-Antoine Trinelet monte solennellement le chemin de la Barre, et se dirige vers le Château.

Ça !... Marc-Antoine Trinelet ?... Parfaitement, Marc-Antoine Trinelet. Hein ! vous avez peine à le reconnaître. Voyez-vous, il n'y a rien de tel que le Grand Conseil pour vous changer un homme !

Marc-Antoine Trinelet a déjà su mettre dans sa démarche et dans sa tenue toute la dignité qui convient à un représentant du pays.

Regardez-le donc ! Avec ses deux mains sur